

levés avec frénésie par les pêcheurs de toutes nationalités qui hantent les parages du golfe. Ce n'est point là un grand malheur, il y a toujours trop de goëlands. Mais il est fâcheux que les étrangers prennent une si large part à cette récolte toujours très fructueuse, les œufs ayant de nombreux usages culinaires et industriels.

Un jour ou deux après l'éclosion des œufs, les jeunes goëlands sont assez vigoureux pour sortir du nid et se cacher dans les anfractuosités du sol lorsqu'un danger les menace. A cette époque de leur vie, leur langage semble peu développé et se réduit à un caquetage assez désobligeant qui exprime leurs craintes, qu'ils manifestent, du reste, à la façon des conscrits sur le champ de bataille. Cependant ils comprennent déjà fort bien les paroles que laissent tomber sur eux, en volant, des parents ou des amis pleins de vigilance. Une intonation les immobilise, une autre les incite à se cacher, une autre les fait courir et leur indique qu'ils devraient prendre la mer sans délai. Ils restent près d'une année entière dans cet état d'infériorité et ce n'est que lorsqu'ils ont perdu toutes les plumes grises de l'enfance qu'ils acquièrent le complément d'instruction qui leur manque. Ils deviennent alors aussi éloquents et aussi canailles que leurs aînés. Le chasseur, enfin, achève leur éducation à coups de fusil et, quand ils échappent au plomb une fois ou deux sans trop d'avaries, ils deviennent inabordables.

Le jeune *anglais* et le jeune *irlandais* sont un mets fort agréable, s'ils sont rôtis avec des pommes de terre quelques jours avant qu'ils puissent voler. Leur chair est, à ce moment, encore très tendre, sans aucun goût d'huile ou de poisson, et rappelle d'assez près le poulet rôti. Plus tard elle devient coriace, très dure et d'une saveur atroce. Leurs parents les nourrissent abondamment de poisson frais, de crustacés sortant de l'eau, de mollusques tout baillants. Jamais ils ne leur servent de chair putréfiée, et l'entraînement que les *larinés* de ce genre éprouvent pour les corps pourris paraît être une dépravation particulière à leur âge adulte et à leur âge mûr.

Le goëland, que je crois mauvais époux, est également assez mauvais père. Il défend sa progéniture en planant et en tournoyant au-dessus d'elle à une très grande hauteur et en assourdissant de cris variés et désagréables le chasseur qui la poursuit. La femelle semble s'y intéresser davantage et fait mine, lorsque vous tournez le dos ou que vous avez le soleil dans les yeux, de fondre sur vous *du haut des airs*, comme eût dit M. de Châteaubriand; mais elle renouvelle rarement cette mauvaise manœuvre, qui lui vaut toujours un coup de fusil. Puis, une fois les petits capturés et tout espoir d'effrayer ou d'attendrir le chasseur s'étant envolé, père et mère en prennent leur parti sur-le-champ avec la plus complète philosophie et s'éloignent gravement, sans précipitation, d'un vol égal, mesuré, et en croissant une note en gamme mineure très sombre, sans doute le *requiescant* des goëlands destinés à reposer, sur un lit de patates et de lard, dans l'estomac insatiable des chasseurs.

Ils abondent, malgré l'enlèvement de leurs œufs, dans le golfe Saint-Laurent. Certaines îles, comme l'île Nue du groupe de Mingan, quelques pointes, comme

celle d'Anticosti, en sont littéralement couvertes à la saison de la ponte. Malgré cette abondance, il est très difficile de les atteindre, tant ils sont défiants et toujours sur le qui-vive. Ils mesurent avec une étonnante précision la distance qui les sépare du chasseur et il est très rare que l'on puisse les tirer à plomb à bonne portée. Ce sont des oiseaux superbes, surtout les manteaux noirs, dont l'envergure atteint quelquefois cinq pieds et demi. Leurs bouts d'ailes servent à confectionner de magnifiques plumeaux; leur fémur, des tuyaux de pipe estimés, et je m'étonne que leurs plumes blanches, fort belles et très ornementales, ne soient pas employées par l'industrie des plumes de luxe.

Les goëlands possèdent des connaissances spéciales en météorologie; du moins, certaines de leurs habitudes fournissent de précieuses indications pour la connaissance du temps. C'est ainsi, par exemple, que, tous les soirs, ceux d'entre eux que n'embarrassent pas les soins d'une famille se réunissent en troupes assez nombreuses et vont se poser sur une roche moussue pour y passer la nuit; quelle que soit la direction du vent à l'heure où ils passent, il soufflera le lendemain dans le sens qu'ils ont adopté pour leur course de la veille. Lorsqu'ils volent à de grandes hauteurs, si vous êtes au large, veillez sur votre voilure, car vous ne tarderez pas à être contraint d'amener de la toile: c'est le signe des grandes brises.

Quand vous les verrez se poser sur l'eau à la recherche des capelans, des lançons et des harengs étourdis et meurtris par la poursuite des gibbars, il fera beau. Si, au contraire, ils rasant la surface sans s'y arrêter, défiez-vous de la pluie ou de la brume: l'une et l'autre ne sont pas loin.

N'avoir restreint en rien la destruction du goëland et de ses œufs est l'une des gloires de l'ancienne loi de chasse, qui, hélas! en compte bien peu.

L'intelligence qu'elle a déployée en cette circonstance, le poison délétère qu'elle a trouvé et l'accès de haute philanthropie dont elle a fait preuve en nous autorisant à manger en toute saison les volailles que nous élevons dans nos basses-cours, feront oublier bien des fautes et pardonner bien des écarts.

Une fois morte, c'est-à-dire abrogée — n'est-ce point ainsi que l'on désigne le décès d'une loi? — nous pourrions la laisser reposer en paix. Nous pourrions même, — il faut avoir des égards pour tout ce qui fut puissant en ce monde, — chercher un conseiller législatif à l'âme candide qui prononcera sur la cave où seront enfouis les derniers exemplaires de cette loi sans pareille une oraison funèbre peu compliquée, mais très attendrie.

HENRY DE PUVJALON.

UN JUBILÉ.

La papauté est presque immuable dans ses splendeurs, comme elle l'est dans ses principes.

En lisant, hier, le récit des solennités religieuses par lesquelles a été célébré le jubilé épiscopal de Léon XIII, j'ai retrouvé toutes les impressions que je ressentis, le 1^{er} janvier 1888, au jubilé sacerdotal, lorsque je suis allé représenter le *Gaulois* à Rome.

Je me vois encore posté devant la tribune du grand-maître de l'ordre de Malte qui semble, avec ses dorures et ses broderies, sorti depuis cinq minutes de la cour de Philippe II.